

Introduction

Philippe HAMEAU

L.A.M.I.C. (Laboratoire d'Anthropologie « Mémoire, Identité et Cognition sociale »)

Université de Nice-Sophia Antipolis

98 bd Édouard Herriot, BP 3209, F-06204 Nice cedex (France)

hameau@unice.fr

La posture du spécialiste de l'art postglaciaire, rupestre et pariétal (les deux épithètes induisant une appréhension différente des phénomènes graphiques), reste très inconfortable. Peintures et gravures, couramment à l'air libre, sont fragiles, souvent incomplètes et mal datées. Nous n'observons d'elles que des faits résiduels, ce qui de ce point de vue, les apparente aux artefacts mis au jour lors des fouilles. Après tout, une figure sur un support constitue un type d'objet, créé par l'homme et extérieur à celui-ci. En revanche, l'imprécision chronologique reste préoccupante car elle nous contraint souvent au seul cadre de la longue durée et à un discours approximatif et globalisant sur la relation des signes avec le contexte économique, social, politique, etc., qui leur est censément contemporain. Les expressions graphiques d'époque historique n'échappent pas à ce constat et, même pour les plus récentes, nous mesurons trop souvent notre déficit de compétences culturelles pour en tirer tout le sens qu'elles véhiculent.

Le thème retenu pour ce colloque restreint encore le champ de la réflexion puisqu'il s'agit de traiter de la figure animale dans des corpus où celle-ci est très minoritaire, loin derrière la figure anthropomorphe, l'homme plus souvent que la femme, et de nombreux signes simples, abscons et dont la

signification nous échappe à moins de croire à l'universalité de leur charge sémantique. L'animal est donc un compare de l'homme et c'est bien cette relation anthropozoologique qui nous importe : le subtil passage où la forme devient signe et induit un changement d'ordre cognitif qui conduit son auteur à considérer que « ceci n'est pas un cerf » (ou un cheval, ou tout autre animal), n'en est même pas la représentation mais un symbole dont les nuances sont polysémiques. La problématique est simple, les réponses et les moyens pour parvenir à celles-ci le sont moins.

Aucune contribution ne porte ici sur le bestiaire des débuts du Néolithique proche-oriental et le lecteur devra notamment se reporter, pour cette question, à d'autres volumes récents de la revue *Anthropozoologica*. La comparaison entre les différents corpus iconographiques aurait été d'autant plus nette. On constate en effet qu'à mesure que l'on s'éloigne dans le temps et dans l'espace de cette zone primordiale où s'enclencha, aux X^e et IX^e millénaires, une formidable révolution mentale et symbolique, autant que techno-économique et sociale, le bestiaire n'a cessé de régresser, dans sa diversité et dans sa représentation. Cela ne signifie pas pour autant la pauvreté des expressions graphiques plus récentes mais certainement une évolution de la symbolique s'orientant vers

un discours dirigé vers les hommes, auteurs des figures. Les tags et graffs de nos espaces urbains, plus compréhensibles parce que nous les côtoyons, démontrent un peu plus l'importance prise par l'homme via sa signature, ce motif auto-centré par excellence.

La diachronie a donc été privilégiée, mais dans la perspective de disposer de matériaux diversifiés et parfois même méconnus. Il ne s'agit pas de proposer quelques généralisations transculturelles mais plutôt de solliciter les avis des spécialistes de corpus spécifiques sur le sens à donner à la présence de figures animales. Les inventaires représentent donc une part essentielle dans les diverses communications : aspect comptable de la pensée humaine autant que nécessaires référentiels pour une analyse des faits. L'illustration proposée est souvent à la hauteur de la richesse ou de la pauvreté des différents corpus iconographiques.

Parce qu'il est question de signes, l'expression « figure schématique » revient à plusieurs reprises et ne recouvre pas nécessairement la même définition. Pour certains auteurs, la figure est schématique lorsqu'elle est simple, c'est-à-dire non agrémentée de détails, dans un style qui rappelle les dessins d'enfants (une des étapes du graphisme infantin s'appelle d'ailleurs le schématisme), ce style pouvant être contraint par la matière. Le schématisme est aussi une règle qui permet à ses utilisateurs d'analyser un motif. La connaissance de ce mécanisme de décomposition d'une figure est un moyen d'en extraire les éléments à forte charge symbolique (appendices frontaux, robe, accessoires) qui peuvent être exprimés isolément, métonymiques de l'ensemble, comme les fers à cheval sur les murs des églises par exemple (Ch. Montenat et M.-L. Guiho-Montenat). La définition du terme schématique a donc une incidence sur notre manière d'aborder les figures : plutôt dans leur forme ou déjà dans leur fond. Cela n'interdit pas de déceler dans les représentations animales, même volontairement simplifiées, quelques détails d'ordre éthologique et de nombreux auteurs se sont essayés à cet exercice. Il apparaît alors qu'une attitude de l'animal peut, le cas échéant, constituer un critère de reconnaissance symbolique de celui-ci, au même titre

qu'un détail anatomique. Tout élément n'est d'ailleurs pas nécessairement un identifiant de l'animal et la frontière entre le réalisme et l'irréalisme des figurations, entre le descriptif et le symbolique, s'avère souvent fluctuante ou très liée à notre propre perception des figures (J. I. Royo Guillén, L. Remacle et *al.*).

La fonction symbolique des images du bestiaire semble si évidente que la relation entre la figure peinte ou gravée et la faune existante n'est pas toujours abordée. Or, que cette correspondance existe ou non, ses implications sont très diverses. L'argument est chronologique parce que climatique dans le cas de l'Afrique saharienne : les espèces animales apparaissent et disparaissent en fonction de leur plus ou moins grande adaptation à l'aridification des lieux (I. Amara). Ces lieux sont parfois comptables des espèces qui les fréquentent, que ce soit pour leur abreuvement (I. Amara), leur nourrissage ou tout simplement leur circulation naturelle (A. Painaud), argument souvent prôné pour exprimer les disparités dans la distribution spatiale des figures animales. Le lien entre la représentation et le contexte archéologique sous-jacent n'est que rarement possible, faute de ce dernier (exemple du serpent, P. Bueno Ramirez et R. de Balbín Behrmann). Enfin, il est des cas où la figure animale ne correspond en rien à l'environnement ambiant, nous laissant supposer qu'elle est le support d'un récit dont l'origine et l'audience dépassent largement la micro-région (exemple du bouquetin, Ph. Hameau). La relation du signe au site, à la configuration de celui-ci et à son statut n'est pas toujours évidente et adopte plusieurs voies : la figure du cerf et ses transformations comme homologie des différents statuts des hommes, des matières premières et des abris, au Néolithique dans le sud de la France (Ph. Hameau) ou bien l'animal comme élément d'une mémoire collective dans le cadre des sépultures mégalithiques de la Péninsule ibérique (P. Bueno Ramirez et R. de Balbín Behrmann). Pour hypothétiques qu'elles soient, ces propositions ont l'énorme avantage d'écarter des poncifs comme l'appropriation de l'espace, le balisage du terrain, toutes expressions qui, non explicitées, produisent l'effet inverse de ce qu'elles sont cen-

sées démontrer : elles décontextualisent l'expression graphique parce qu'elles en réduisent les motivations à un simple effet de marquage de la roche.

Au-delà de la recension des espèces animales, la plupart des contributeurs tentent de hiérarchiser et d'ordonner les éléments de leur bestiaire mais cette tentation typologique est rapidement contrariée par le contenu à donner à ce classement. L'alternative est classique mais on aborde par là le fond du problème : le statut des animaux à travers le filtre des hommes qui les ont dessinés. L'opposition binaire sauvage-domestique s'avère fréquemment obsolète. La faiblesse des moyens mis en œuvre à l'encontre d'un pachyderme comparée à l'usage d'armes acérées pour vaincre les grands fauves permet de supposer deux types de relation à l'animal sauvage, « fréquentable » dans le premier cas, antagoniste dans le second (A. Rodrigue). La longe attachée au museau d'un animal fait songer à sa capture voire à sa domestication ou au désir de celle-ci : capture du cerf (A. Painaud). À moins que ce ne soit qu'une métaphore du rapport homme-animal : une façon d'exprimer et de mesurer les forces en présence. Milon le Crotoniate soutenant un jeune veau devenu bœuf, procède peut-être aussi de ce besoin qu'aurait l'homme de jauger, ici sans agressivité, sa puissance et sa vigueur face à la bête.

L'exemple aragonais est d'autant plus intéressant qu'il montre que Levantins et Schématiques, supposés s'accomplir au sein de sociétés diamétralement opposées, entrent dans un cycle de compétition et d'imitation tout à la fois dont un exemple est l'imagerie du cerf à l'attache, adopté par chacun des « groupes » et mis en scène à l'aune de leur système graphique respectif. On aurait peut-être là un exemple, graphique, du rapport des hommes à un animal spécifique, le cerf, revu et corrigé dans le cadre de la colonisation de la Péninsule ibérique aux VI^e et V^e millénaires av. J.-C. La question est donc bien la proximité non pas réelle mais ressentie et voulue avec l'animal, d'où le concept d'un cerf, ou d'une autre espèce d'ailleurs, cynégétisé, repris par Ph. Hameau et que ne contredisent en rien les

scènes du rio Vero et de diverses contrées sahariennes. Cette variabilité de la distance symbolique entre l'homme et l'animal, que traduisent les termes de domestique, sauvage, familier, de compagnie, fantastique, etc., est perceptible dans divers bestiaires peints ou gravés.

À l'opposé de cette approche qu'on pourrait qualifier d'anthropologique, le regard des chercheurs s'attarde parfois sur les réalités historiques des sociétés instigatrices des différentes imageries animalières. Cependant, on évacuera la trop récurrente équation « cheval [ou dromadaire] + cavalier [ou méhariste] = statut des élites » plus performative que démontrée et souvent incomplète. La compréhension des signes d'accompagnement, à haute valeur ajoutée, amenderait certainement cette interprétation générale (P. Campmajo). La figure animale n'est souvent explicite qu'à travers le réseau qu'elle entretient avec les autres signes de même que l'animal réel n'est interprétable que dans ses relations avec ses congénères et avec l'homme.

Ce lien entre la réalité sociale et l'imagerie animale est connu dès le début du Néolithique, au Proche-Orient, avec ces dépôts animaux de bucranes ou de massacres reproduits en peinture ou sculptés sur les murs et les banquettes des maisons. La charge symbolique qu'entretiennent les appendices frontaux est à ce point importante qu'il est possible qu'elle détermine la forme de certains monuments funéraires du Sahara central. Ainsi, les tumuli en croissant ou à antennes pourraient reproduire le signe corniforme, jusqu'à la protubérance intercornuale liée à la déformation intentionnelle des cornes de l'animal vrai (I. Amara). Cette hypothèse rappelle les propositions de P. Pétrequin sur la relation, à la fois morphologique et sociale, entre les longs podiums qui entourent les dolmens, du Jura français au Valais suisse, à la charnière des IV^e et III^e millénaires av. J.-C., et la caisse des chars ou les travois mis au jour dans des contextes proches et contemporains. Voilà qui relie un peu plus les deux rives de la Méditerranée et entretient notre sentiment qu'il y a toujours un peu plus d'idéologie que ce qu'il paraît derrière la figure du bovin et que les signes d'accompagnement à celui-ci représentent

réellement une forte valeur ajoutée. C'est là le vrai sens de l'art schématique dont les figures, animales comme humaines, n'expriment vraiment leur état qu'en fonction des signes qui leur sont associés, par juxtaposition ou contraction.

S'il est finalement une question que soulève le colloque sur les « Animaux peints et gravés : de la forme au signe », c'est peut-être les évolutions et/ou les permutations, dans le long terme, de la charge symbolique de trois figures emblématiques du bestiaire, le cerf, le bœuf et le cheval : non pas qui remplace l'autre mais comment chacun négocie sa place en fonction des deux autres, et lorsque l'un d'eux est absent quels sont les éléments qu'on lui substitue, animaux ou signes, si tant est qu'existent de telles « solutions de rechange ». La longue durée nous permet d'envisager pareil questionnement mais la pertinence des réponses ne peut venir que d'une maîtrise de la chronologie courte et d'une analyse fine des contextes sociaux.

QUELQUES RÉFÉRENCES

- ABELANET J. 1984. — *Signes sans paroles, cent siècles d'art rupestre en Europe occidentale*. Hachette, Paris.
- BONTE P., BRISEBARRE A.-M., HELMER D. & SIDI-MAAMAR H. (dir.) 2004. — Domestications animales : dimensions sociales et symboliques. Actes du VII^e Colloque International de l'Association « L'Homme et l'Animal, Société de Recherche Interdisciplinaire », hommage à Jacques Cauvin. Villeurbanne 21-23 nov. 2002. *Anthropozoologica* 39 (1).
- PÉTREQUIN P. 2005. — Habitats lacustres néolithiques et perception du temps. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 102 (4) : 789-802.

STORDEUR D. 2003. — Symboles et imaginaire des premières cultures néolithiques du Proche-Orient (haute et moyenne vallée de l'Euphrate), in GUILAINE J. (dir.), *Arts et symboles du Néolithique à la Protohistoire, Séminaire du Collège de France*. Errance, Paris : 15-58.

Remerciements

Ce colloque n'aurait jamais été possible sans le soutien de nombreux collègues et amis. Joël Candau, Albert Painaud et Dario Seglie m'ont activement secondé dans mes démarches et leurs remarques et aides ont toujours été judicieuses. De nombreux membres de l'Association ASER du Centre-Var se sont dépensés sans compter lors de ces trois journées torrides de juillet 2005 et s'il m'est impossible de les citer tous, je voudrais qu'ils sachent que je n'oublie rien de leur disponibilité et de leur gentillesse. Merci aussi à Hubert Garnier, maire de Châteauevert, qui a soutenu cette manifestation bien au-delà de ses compétences communales. Enfin, la publication des Actes de ce colloque doit beaucoup à la compréhension et l'active collaboration de Jean-Denis Vigne et son équipe.

Ce colloque a été soutenu par :

- l'Université de Nice-Sophia Antipolis ;
- le LAMIC (Laboratoire d'Anthropologie « Mémoire, Identité et Cognition sociale ») ;
- la Communauté de Communes « Comté de Provence » ;
- les communes de Carcès, Châteauevert, Tourves, Mazaugues et Le Val ;
- l'Association ASER du Centre-Var ;
- l'Association d'Histoire Populaire Tourvaine.